

# LE VIOOLON

## LE VIOOLON

Parait tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine.

Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 12 NOVEMBRE 1887



Question à "La Patrie."

La Patrie qui dans son numéro de samedi dernier se montre si chatouilleuse sur le point d'honneur et qui accuse le rédacteur du Violon d'avoir mangé à toutes les crêches, etc., peut-elle nous dire le nom de l'individu qui a pris la poudre d'escampette de Berthier, il y a une quinzaine d'années, dans des circonstances sucepissemastiques ?

Nous attendons sa réponse.

Ça doit être bien drôle, car lorsque le Monde a posé la même question à la feuille rouge, elle a désavoué les personnalités injurieuses qu'elle avait publiées contre le gérant du journal de la rue Notre-Dame.

A bon entendeur salut !

### La tour prend garde.

Il ne fait pas bon pour les troubadours et menestrels de se promener en face de la tour de l'Eten lard lorsqu'ils ne chantent pas les louanges du haut et puissant chef des Castors.

L'autre jour, le rédacteur du Violon se promenait sur la rue St. Jacques, lorsqu'il entendit dans l'air des voix qui partaient de la tour. C'étaient des invocations au Dieu des Armées : Sabaoth ! Sabaoth ! Sabaoth !

Une minute plus tard, deux familiers du saint office firent irruption sur la rue et s'avancèrent vers lui, la figure illuminée par de saintes colères.

Ils essayèrent ensuite à coup de poing et à coups de rifsards de chasser le malin esprit qui était logé dans le corps de leur ennemi. Après cet exploit, ils remontèrent dans la tour. C'était l'heure de la prière et on y chanta un Te Deum.

Le Violon a été obligé de traduire ses agresseurs devant la justice en se disant :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

### L'UNION COMMERCIALE

En septembre 1878, l'hon. M. MacKenzie et ses compagnons parcouraient les campagnes du Canada, exhibant un gros éléphant rouge appelé Libre Echange. Malheureusement il arriva un accident à leur bête qui a eu les reins cassés et la trompe écrasée. Il n'est resté que la peau du défunt que ses amis ont précieusement conservée. Aujourd'hui, les hon. MM. Blake et Laurier ont l'idée de faire servir cette peau à une nouvelle campagne qui sera aussi désastreuse que celle de 1878.

Si les os de la bête n'avaient pas été broyés lors de l'accident, ils auraient servi à son empaillement. La carcasse raccommodée de l'ancien Jumbo de Mackenzie ferait triste figure devant le peuple, aussi a-t-on renoncé à l'idée de l'exhiber. Avec

la peau badigeonnée par Laurier on espère s'attirer une recette, mais nous est avis que ce sera un immense fiasco.

Une de nos caricatures représente les deux compères en train de rendre la peau de feu Jumbo présentable à l'électoral. Mais comme le disent les Anglais : *It is too thin. It cannot wash.* Elle est trop mince et elle ne résisterait pas à une lessive.

### Une lettre de l'autre Monde.

Mon cher Violon,

J'ai profité de novembre, le mois des morts, pour aller faire visite aux illustres députés du Canada, et particulièrement aux patriotes de 1837-38 à l'occasion du cinquantenaire de la rébellion. Comment je suis parvenu à voir ces messieurs, par quelle suite d'aventures plus merveilleuses les unes que les autres ai je réussi à pénétrer dans un séjour dont l'accès est défendu aux mortels, il m'est impossible de vous le dire, car j'ai juré d'être là-dessus aussi muet que la tombe.

Lorsque je me suis approché du premier groupe de Canadiens français, j'ai entendu une discussion entre Riel et sir George Cartier. Ce dernier prétendait que la révolte du Nord-Ouest en 1885 n'avait aucune similitude avec celle des patriotes en 1837. Les insurgés de la rivière Chambly, de St Eustache et de St Benoit étaient morts victimes de leurs convictions patriotiques. Ils avaient versé leur sang sur les champs de bataille pour la plus noble des causes, et les martyrs qui périrent sur l'échafaud saluaient l'aurore du jour des libertés constitutionnelles. La discussion entre les deux morts s'arrêta subitement à mon arrivée.

— Tiens, me dit Riel, un correspondant de journal qui vient nous faire visite !

— Bon, dit Cartier, nous allons avoir des nouvelles fraîches du Canada. Je serais curieux de savoir ce qui s'y est passé depuis ma mort. Racontez-nous un peu ça.

— Quelques mois après votre enterrement votre ami, sir John, s'est trouvé dans un pétrin à propos du Pacifique et MacKenzie et ses amis sont grimpés au pouvoir.

— Y sont-ils restés longtemps ?

— Cinq années seulement ; le temps pour lequel ils avaient été élus.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc fait pour dégringoler de la sorte ?

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ? En arrivant au pouvoir ils ont adopté le système du libre échange avec les Etats-Unis. La conséquence a été que bientôt les trois quarts de nos manufactures ont été obligées de fermer leurs portes, l'argent a manqué partout, les récoltes ont été mauvaises et les ouvriers ont été forcés de chômer. La misère était tellement pitoyable à Montréal, à Québec et dans toutes les grandes villes manufacturières, que la charité publique a été obligée pendant deux hivers d'ouvrir des maisons où l'on donnait du pain, de la soupe et de la viande à la population affamée. Vous comprenez bien que ce régime n'a pas pu durer bien longtemps. A la première élection générale qui a eu lieu, le 15 septembre 1878, les Rouges, cause de la misère publique, furent balayés dans presque tous les comtés, sir John remonta au pouvoir et il y est resté depuis. Ça fait dix ans déjà et le 22 février dernier il a signé un bail avec le peuple pour garder sa maison à Ottawa pour au moins cinq ans.

Cartier.—Bon ! cela ne m'étonne nullement. Je reconnaît bien là mon ami Sir John. Tant qu'il sera à la tête de son parti, ce dernier ne courra aucun danger.

Riel.—Et après ma mort qu'est-il arrivé dans le Nord-Ouest et dans la province de Québec.

Ladébauche.—Dame, vous autres par là-bas, vous avez voulu danser un peu plus vite que le violon. Le malheur c'est que vous avez aussi voulu faire danser les autres. Aujourd'hui tout est tranquille dans le Nord-Ouest et personne ne s'y plaint.

Riel.—Les Canadiens ont-ils fait du tapage après ma mort ?

Ladébauche.—Beaucoup, mais ça n'a pas duré bien longtemps. Ils ont brûlé des ministres en effigie et ils ont chanté la Marseillaise dans les rues, mais il n'y a pas

eu une goutte de sang versée. Les esprits se sont calmés parce qu'on voyait qu'il n'y avait rien à gagner par une révolution. Bien plus que ça tous les ministres canadiens de Sir John ont été réélus dans leurs divisions. Il y a eu un feu de paille et pas autre chose.

Cartier.—Y a-t-il eu des changements dans la législature provinciale ?

Ladébauche.—Des changements, je penserais ! Immédiatement après la mort de Monsieur, M. Mercier s'est emparé de la corde de Régina et l'a promenée dans toute la province. Les Castors se sont réunis aux Rouges et se sont appelés Nationaux, exprès pour s'emparer du pouvoir à Québec. Ils ont réussi à battre les conservateurs, mais je ne crois pas que leur triomphe soit de longue durée à cause du mépris que les Rouges ont pour les Castors et de la haine de ces derniers contre leurs alliés.

Cartier.—Aujourd'hui que font-ils à Québec ?

Ladébauche.—Il vient de se tenir une conférence des provinces dont le but est de causer, s'il est possible, des embûches à Sir John en poussant le peuple à repousser sa politique de protection. Si vous aviez vu comme c'est drôle une conférence interprovinciale. C'est une suite de fêtes sans interruption ; on danse, on mange, on boit aux dépens de la province de Québec pendant huit jours pour passer une douzaine de résolutions dont le gouvernement d'Ottawa se fiche comme de l'homme dans la lune, pour la bonne raison que ces messieurs s'occupaient d'affaires qui ne les regardaient pas. C'est bien simple, si la constitution du Canada doit être changée, ce n'est pas par les législatures locales, c'est l'A B C de la politique. Bref, le gouvernement de Québec dans toutes les questions qui l'occupent, paraît considérer d'abord si c'est une affaire au bout de laquelle il y aura quelque chose à boire ou à manger pour les amis. C'est l'arrivée de M. Mercier à Québec, à Montréal, son départ, un banquet politique, une démonstration dans la campagne, une visite à un chemin de fer ou l'inspection d'un établissement public. Chacune de ces démonstrations doit être mouillée, c'est la condition première. Je vous garantis que nos ministres se la coulent douce.

Cartier.—Il y a si longtemps que les Rouges jeûnent, ils devaient avoir la faim basse en arrivant à Québec. Ils disent probablement : après nous le déluge.

Ladébauche.—Nous avons un nouveau gouverneur à Spencer Wood, le juge Angers.

Cartier.—Le juge Angers est justement l'homme qu'il faut pour tenir ses conseillers dans les limites de la raison.

Ladébauche.—Vous l'avez dit, Monsieur Cartier. C'est une nomination qui n'a pas été du goût de M. Mercier. Pendant quelque temps il avait cru que ce serait M. Starnes, mais bernique, ça n'a pas fait. Un gouverneur apprivoisé n'est pas l'homme qu'il faut aujourd'hui à Spencer Wood.

Notre conversation fut interrompue ici par la cloche du soir qui annonçait l'heure de rentrer au dortoir.

Je quittai mes compagnons pour revenir sur la terre écrire mon rapport au VIOOLON.

Tout à vous,

LADÉBAUCHE.

### Les chansons militaires de la France

C'est un aphorisme, dont personne ne constate la valeur, qu'une armée triste serait une triste armée. Heureusement, la nôtre n'est point triste, elle garde ses qualités d'entrain et de belle humeur en toute occasion, et il suffit, pour s'en rendre compte, d'assister au passage de nos troupes, même après les manœuvres les plus fatigantes.

Il faut le dire bien haut, qu'il n'y a pas, en Europe, de soldats qui aient autant de ressort que les nôtres, qui soient capables de chanter encore, en revenant à l'étape, après des exercices écrasants, après des fatigues inouïes.

Voici précisément qu'un de nos officiers, qui cache sa personnalité sous le nom de "Major de Serrepon," s'est amusé à no-

ter quelques-unes des chansons de route de nos troupes que, jadis, on avait imprudemment voulu proscrire, comme s'il était possible de comprendre le soldat français, en marche, sans un refrain aux lèvres !

Chaque corps a ses chansons particulières qui sonnent joyeusement son ralliement, depuis les fringants saint-cyriens jusqu'aux modestes "infirmiers."

Ces "chants et chansons militaires de la France" forment un héritage qui n'est pas à dédaigner ; c'est tout un passé de vaillance qui est évoqué là !

Ah ! la sinistre chose que serait une armée où l'on ne chanterait point ! mais nous aurons toujours, grâce au ciel, des boute-en-train qui sauront improviser, crânement, de réconfortants couplets !

\* Nous avons parlé de Saint-Cyriens. Ils ont fait leur apprentissage du métier militaire autour d'un vieux refrain, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui consiste en ces vers primitifs, scandés sur un air entraînant :

Vivent les officiers  
Les officiers de France,  
Au pantalon garance !  
Vivent les officiers  
Gradés et fusilliers !

De même, les "polytechniciens" ont leur chanson particulière, où revient ce refrain : "C'est l'Ecole polytechnique, ton ton ton taine, qu'est auprès du Panthéon !" Mais voici, maintenant, après les Ecoles, les régiments.

Les cuirassiers, les "gros frères", comme on les appelle, entonnent triomphalement ce chant composé par eux :

Voici nos beaux cuirassiers,  
Reluisant sous leurs aciers !  
Ils ne sont vraiment pas mal  
A cheval, à cheval !

L'artilleur aime ses canons, et le proclame bien haut en de fantaisistes couplets, qu'il redit, sans se lasser, en allant à la manœuvre.

Les sapeurs du génie ne se laissent pas damer le pion par les artilleurs, et leur répondent par ce refrain joyeux :

Le sapeur dans sa forteresse  
Est l'homme du gouvernement.  
Il y savoure avec ivresse  
Les plaisirs du casernement,  
Attention, s'il vous fait des mines :  
Méfiez-vous de ses contre-mines !

Il se laissent appeler en riant des "cavaliers de tranchée" et tiennent à prouver que le "corps savant" auquel ils appartiennent ne manque pas, plus que les autres, d'entrain et de gaieté.

\* Les chasseurs à pied, en dehors du refrain des "vitriers", qui est légendaire, en dehors de leur chant grave de la *Sidi-Brahim*, qui rappelle le plus beau fait d'armes de leurs bataillons, ont une chanson plus intime, rappelant leurs combats d'Afrique :

Elegant chasseur,  
Monte avec ardeur  
Au haut de la montagne !  
Le Bédouin est là  
Il t'ajusterà.  
Mais il te ratera.

Les chasseurs ne le "rateront", lui, et ils sauront le poursuivre partout où il faudra. Et les turcos aussi ont leur refrain. Ce couplet baroque, tous le savent, même ceux qui ne parlent pas français !

Gentil turco,  
Quand autour de la boule  
Comme un serpent s'enroule  
Le calicot  
Qui te sert de shako,  
Madame Moko  
Vient t'offrir illico  
Son cœur et son tricot.  
Voilà l'turco !  
Voilà l turco  
Bono !

Ces chansons ont plus d'importance qu'on ne croit ; elles entretiennent l'esprit de corps, qui fait accomplir des prodiges.

Qui ne sait, au temps où il y avait une grande variété d'uniformes dans notre armée, ce qu'on obtenait des troupes par l'émulation, en les opposant à tel ou tel régiment, ayant des attributs distinctifs différents ?

C'est souvent en entonnant le refrain de l'arme qu'un colonel a enlevé ses hommes, leur a réchauffé le cœur et leur a fait cultiver l'ennemi !

Quoique nous ne soyons encore qu'en octobre, Bébé songe déjà à la Noël.

— Je sais ce que je demanderai au petit Jésus, dit-il à sa maman.

— Et qu'est-ce que tu lui demanderas, mon chéri ?

— Un casque tout en or.

— Mais le petit Jésus ne pourra mettre un casque dans ton petit soulier ?

Bébé, après avoir réfléchi :

— Alors il mettra le soulier dans le casque.